

J'hésite presque à redire cette vieille, vieille histoire : l'histoire éternelle de l'amour à première vue.

C'est chose très belle que cet amour soudain, qui naît d'un regard jeté sur la merveilleuse figure qui a été créée pour nous fasciner ; mais je doute fort, en somme, que ce ne soit pas une des formes les plus viles de la grande passion. L'amour qui commence avec l'estime, qui grandit lentement à mesure que nous connaissons la personne aimée, est à coup sûr le type le plus saint et le plus pur de l'affection.

Cet amour dont nous observons rarement le développement, cet amour qui nous apparaît tout à coup comme l'aurore dans le ciel à l'orient, jette de plus profondes racines et devient un arbre plus grand que cette plante qui pousse spontanément et se nomme l'amour à première vue. Il manque peut-être à l'arbre les brillantes couleurs de la fleur exotique, mais ses racines enlacent fortement le cœur.

L'homme qui devient amoureux à première vue, l'est généralement de deux beaux yeux bleu tendre et d'un nez grec au profil délicat. L'homme qui aime la femme qu'il a étudiée et appréciée, l'aime parce qu'il la croit la plus pure et la plus sincère de son sexe.

Dans ce dernier cas, l'amour c'est la foi. Le cœur qui aime ne peut douter de la femme qu'il adore, car il l'adore parce qu'il la croit au-dessus du doute. L'amour d'Othello fut sans doute un amour à première vue. Il aimait Desdémone parce qu'elle était jolie et qu'elle le regardait avec une douce compassion de jeune fille peinte sur sa figure pendant qu'il lui racontait ses histoires prolixes, sans doute avec toutes les licences que se permet un voyageur, dans le salon de Brabantie.

Le général à face noire aime la jeune Vénitienne parce qu'elle attira son admiration, et non parce qu'il la connaissait. Aussi, plus tard, fut-il tout prêt, par suite de quelques viles insinuations d'un scélérat, à croire que cette douce et compatissante jeune fille était la plus basse et la plus perverse des femmes.

Hamlet n'eut pas agi de la sorte si la destinée lui avait permis d'épouser la femme qu'il aimait. On peut être sûr que le prince danois avait observé de près Ophélie, qu'il connaissait à fond le bon et le mauvais côté du caractère de cette infortunée, et qu'il lui avait parfois tendu des pièges en causant avec elle, pour voir si elle n'avait pas hérité de son père, Polonius, d'un peu de cette fausseté qui était le trait distinctif du courtisan à l'échine flexible. Le prince de Danemark eût peut-être été un mari un peu remuant et inquiet, mais il n'aurait jamais eu recours à un traître oreiller à l'instigation d'un misérable coquin.

Malheureusement, il est des femmes qui préfèrent l'Othello passionné et terrible au métaphysique et sentimental Hamlet. Les folles créatures se laissent entraîner par le bruit et les paroles, et accordent le plus de confiance à celui qui crie le plus haut.

Philippe Jocelyn et Laure Dunbar se rencontrèrent à un dîner que le millionnaire offrit à ses amis pour célébrer son retour, et le comte de Haughton devint amoureux de la jolie fille du banquier.

Il l'aima avec ardeur et dévouement à sa manière d'homme à tête folle. Il était un vrai Jocelyn, impétueux, bouillant, hardi ; et, à partir du jour où avait eu lieu le dîner à Maudeley-Abbey, il ne rêva plus que de Laure Dunbar. Dès ce moment, il hanta les environs de Maudeley-Abbey. Il y avait à travers le parc un petit sentier où pouvait passer un homme à cheval, et ce sentier conduisait à un petit village nommé Lisford. Si ce village primitif du comté de Warwick eût été l'endroit le plus attrayant de la terre, le jeune comte de Haughton l'aurait à peine visité plus souvent qu'il ne faisait.

Dieu sait quel charme il trouvait dans la vieille rue irrégulière et obscure, et dans le marché aux pavés pointus qu'entouraient des portes en fer rouillées surmontées de l'écusson des Jocelyns. L'herbe croissait dans le paisible quadrangle, la tour carrée de l'église était à moitié cachée sous le lierre qui la recouvrait, et les toits en pignon des cottages commençaient à s'effondrer sur les bords tant ils étaient vieux. L'endroit en lui-même n'était guère fait pour offrir une bien grande attraction à un nouveau seigneur de Jocelyn's-Rock, dans toute la vigueur de sa seconde jeu-

nesse à peine commencée ; et pourtant Philippe Jocelyn s'y rendit trois fois par semaine en moyenne, à partir de l'époque qui suivit le dîner de Maudeley-Abbey.

La grande route était le plus court chemin de Jocelyn's-Rock à Lisford, mais Philippe Jocelyn ne se souciait pas de prendre le plus court chemin. Il préférait suivre le charmant petit sentier à travers le parc de Maudeley, la délicieuse arcade gazonnée que formaient les branches entrelacées des vieux ormes et où régnait une demi-obscure qu'envahissaient çà et là quelques rayons de soleil. Les bruyères légères tremblaient au souffle de la brise d'automne, l'odeur des pins parfumait l'air, et à travers les basses branches des arbres apparaissait de loin en loin un coin bleu des étangs à moitié dérobés au regard par les feuilles vertes des nénufars. Le calme solennel de ce bois rappelait le calme sacré d'une église, et en passant par là le comte de Haughton avait de grandes chances de rencontrer Laure Dunbar.

Il la rencontra très souvent, non pas seule, car la fidèle Elisabeth Madden était toujours avec elle pour sauver les apparences et veiller de près sur les intérêts de sa jeune maîtresse, mais il arrivait malheureusement que la fidèle Elisabeth était très-corpulente et un peu asthmatique, et quoique miss Dunbar n'eût pu trouver de duègne plus dévouée, elle aurait pu certainement en avoir une plus ingambe.

A l'ombre des ormes entrelacés, au milieu des bruyères qui se balançaient au vent, Laure Dunbar et le comte de Haughton se rencontrèrent très-souvent pendant la belle saison d'automne. Leurs rencontres, cela va sans dire, furent simplement accidentelles, comme elles le sont toujours en pareil cas, mais elles n'en furent pas moins agréables quoiqu'elles n'eussent rien de certain.

Peut-être même furent-elles d'autant plus charmantes à cause de cette incertitude. Ils éprouvèrent tous deux cette délicieuse fièvre de l'attente qui tient constamment en haleine deux cœurs jeunes et ardents. Les rougeurs soudaines de Laure doublèrent sa beauté déjà merveilleuse. Philippe Jocelyn tressaillit de joie et d'étonnement, et ses beaux yeux bleus étincelaient quand il voyait approcher sous les arbres la forme élégante de la jeune fille. Comme elle paraissait belle avec les plis de sa robe de soie pourpre traînant sur l'herbe couverte de rosée, et la brillante auréole que dessinaient autour de ses cheveux dorés les mobiles rayons de soleil ! Elle portait parfois un petit chapeau coquet à bords relevés et orné d'une plume de paon, et parfois aussi une capeline en paille jaune à larges bords et à rubans flottants et surmontée d'une touffe de fleurs posée sur le côté. Elle avait toujours avec elle son chien Pluton et portait généralement sous son bras un volume d'un nouveau roman. J'ai honte réellement de confesser que cette jeune héritière était très-frivole et aimait mieux lire des romans que de cultiver son esprit en parcourant des ouvrages d'histoire sérieux ou en étudiant les sciences naturelles. Elle passait ses journées dans une heureuse paresse... lisant, dessinant, jouant du piano, chantant et causant quelquefois gaiement, quelquefois sérieusement avec sa fidèle vieille nourrice et compagne, ou avec Arthur Lovel, suivant les circonstances. Elle avait son joli pur-sang qui lui avait été donné par son grand-père, mais elle dépassait rarement le domaine dans ses promenades à cheval, car elle n'avait d'autre compagnon de course qu'un vieux groom aux cheveux gris qui avait chevauché à la suite de Percival Dunbar pendant quarante ans environ.

Philippe Jocelyn se rendait généralement à Lisford à cheval, mais lorsqu'il lui arrivait, ce qui était fréquent, de rencontrer miss Dunbar et sa vieille compagne se promenant sous les vieux ormes, il avait coutume de mettre pied à terre et de marcher à côté de Laure en tenant son cheval par la bride. Parfois il trouvait la jeune fille assise sur un petit tabouret portatif au pied de l'un des arbres et dessinant des effets de lumière et d'ombre dans les fourrés autour d'elle. En pareilles occasions, le comte attachait son cheval à une branche basse du premier orme venu et se pos-

tant à côté de miss Dunbar il s'amusa à lui donner une leçon de perspective.

Par la suite, ces rencontres devinrent une véritable habitude. Des heures particulières furent fixées pour ces études artistiques, et Philippe Jocelyn cessa complètement d'aller à Lisford. Il se contenta de passer presque toutes ses matinées sous les ormes de Maudeley. Il trouva que la fille du banquier était une élève très-intelligente, mais je crois que miss Dunbar, eût-elle été moins intelligente, son maître de dessin eût été patient avec elle, et n'en aurait pas moins continué à se plaire sous les vieux ormes plus que partout ailleurs.

Mais septembre et octobre sont des mois d'automne, et leur plus beau soleil n'est après tout qu'une lueur trompeuse en comparaison de l'éclat éblouissant de juillet. Le temps devint trop froid pour les leçons de dessin sous les ormes et les rencontres ne furent plus possibles entre miss Dunbar et son aristocratique maître.

« Je ne puis permettre à ma jeune lady d'attraper un rhume, milord, pour toutes les perspectives du monde, dit la fidèle Elisabeth, j'ai parlé de cela à son père pas plus tard que l'autre jour, mais, bonté divine, il vaudrait autant s'adresser à un morceau de bois qu'à M. Dunbar. Si miss Laure vient au parc maintenant, ce n'est qu'après s'être bien enveloppée de fourrures, et encore il faut qu'elle marche vite pour ne pas frissonner. Je vous demande un peu si cela vaut la peine de s'exposer au froid pour dessiner des troncs d'arbres et autres bêtises semblables ? »

Mistress Madden fit cette observation d'un ton de voix un peu désagréable un matin que lord Haughton demandait la faveur d'une autre leçon de dessin. Le fait est à vrai dire qu'Elisabeth Madden n'avait pas la conscience bien à l'aise à cause de la part qu'elle avait prise à cette amitié soudaine qui s'était établie entre Laure Dunbar et Philippe Jocelyn. Elle sentait qu'elle s'était un peu relâchée dans ses devoirs de de duègne, et elle était colère contre elle-même. Mais sa colère et ses remords de conscience n'étaient rien en comparaison de son indignation contre le comte de Haughton.

Pourquoi n'offrait-il pas immédiatement sa main à Laure Dunbar ?

Mistress Madden s'était attendue à la proposition du comte pendant les quelques dernières semaines, et chaque journée nouvelle lui avait apporté un déceptionnement fâcheux. Et pourtant elle était parfaitement convaincue que Philippe Jocelyn aimait sa jeune maîtresse. L'œil pénétrant de la vieille matrone avait deviné les sentiments du jeune homme bien longtemps avant que Laure Dunbar osât se dire tout bas qu'elle était aimée. Pourquoi donc alors ne se déclarait-il pas ? Qui mieux que Laure Dunbar avec son splendide douaire de richesse et de beauté pouvait convenir pour femme au maître de Jocelyn's-Rock.

Pleine de ces ambitieuses pensées, Elisabeth Madden avait joué son rôle de duègne avec assez de discrétion pour fournir aux jeunes gens de nombreuses occasions de causer en tête-à-tête, de se faire leurs confidences et de roucouler doucement comme les ramiers dans les bois. Mais dans toutes ces conversations aucun mot ayant trait à une offre de mariage n'était tombé des lèvres de Philippe Jocelyn.

Il aimait, mais il n'osait pas déclarer son amour. L'image de sa femme se dressait entre lui et Laure Dunbar ; et souvent alors qu'il était dans ses plus grands moments de bonheur, sa belle figure s'assombrissait tout à coup et il quittait Laure après quelques courtes et froides paroles d'adieu.

Ainsi lorsque le temps fut devenu triste et froid les leçons de dessin cessèrent et le maître se sépara de son élève.

(A suivre)

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.